

Affectivité et éducation

Commission permanente du S.G.E.C.
(promulgué par la)

L'éducation affective, relationnelle et sexuelle dans les établissements catholiques d'enseignement

Paris - Avril 2010 - 23 p.

Le Secrétariat Général de l'Enseignement Catholique a promulgué, sur cette problématique épineuse, une synthèse brève mais remarquable par sa densité, la justesse et la sobriété du ton, la solidité des références et la qualité de sa réflexion. Sans doute le projet en était-il malaisé et risqué... Comme les auteurs le remarquent, les lieux de discordance entre « la culture ambiante », (p.4) et l'enseignement de l'Eglise se situent en effet au moins sur quatre points : le respect de toute vie humaine naissante, l'indissolubilité du lien conjugal, la relation entre sexualité et fécondité, l'affirmation de la différence sexuelle. Mais le défi a été intelligemment assumé et le texte évite aussi bien la moralisation hautaine que la démagogie simpliste. L'idée inspiratrice de ces pages, c'est que la vision anthropologique dont elles émanent conçoit l'éducation de la personne comme à la fois et indissociablement affective, relationnelle et sexuelle. Confirmant la conception intégraliste caractéristique de la pédagogie chrétienne, elles affirment d'emblée que celle-ci propose « l'éducation relationnelle d'une personne sexuée » (p. 3) car notre religion est celle d'un Dieu incarné « Le Verbe s'est fait chair » : cela instaure « la dignité du corps humain » (p.5) ; en le valorisant ainsi, on s'interdit de l'asservir à la seule satisfaction capricieuse du désir.

La difficulté d'ordre pastoral, c'est de savoir dire cela, donc sans renier l'identité chrétienne, tout en s'efforçant, dans une conjoncture sociologiquement défavorable, de la rendre intelligible, comme respectueuse de la diversité des traditions culturelles (p.6). C'est dire l'importance d'une parole à la fois authentique et exempte de sectarisme et d'étroitesse, qui se situe à un autre niveau que celui des

bavardages des médias et s'efforce de former « à l'usage raisonné de la liberté et au discernement » (pp.6 et 9) comme à la capacité « d'intégrer la sexualité à un projet de vie » (p.9).

La pertinence et la qualité réflexive de ce document sont de nature, aujourd'hui, à aider les éducateurs de tous statuts à saisir en profondeur les enjeux de questions qui les préoccupent à bon droit et, souvent, les inhibent dans la recherche d'un positionnement intelligent. Il pourrait utilement être discuté en équipe, notamment avec les APS, comme avec les parents, au sein des établissements.

Guy AVANZINI

Affectivité et autorité en éducation. Actes du IV^{ème} Congrès de l'éducation salésienne (octobre 2009)

Paris - Ed. Don Bosco - 2010 - 112 p.

Ce congrès portait sur un thème particulièrement épineux et complexe, qui n'a rien perdu de son actualité et de son acuité. Le constat de la « crise d'autorité » n'est-il pas une sorte d'évidence qui s'impose aux éducateurs, tant parce qu'il les perturbe et les désoriente que, plus profondément, parce qu'il interroge nécessairement sur son sens et paraît mettre en cause des valeurs naguère incontestées, voire sacrées ? Et cette réaction du rejet de l'autorité est d'autant plus étonnante qu'elle s'accompagne d'une recherche, voire d'une requête d'affection. Dès lors, que comprendre ?

Si tel fut l'objet de ces journées, c'est que, en toute modestie, la pédagogie salésienne se pense en mesure d'éclairer cette apparente contradiction. Don Bosco était sans doute le premier à avoir perçu, dit explicitement et vérifié concrètement que, loin d'amoinrir ou de compromettre l'autorité et de s'y opposer, l'affection est au contraire ce qui la fonde, l'entraîne et l'affermir.

A cet égard, l'actuelle « crise » a, en réalité, le grand mérite de montrer que l'autorité ne saurait se confondre avec un pouvoir de contrainte et de coercition mais, tout au contraire, procède de l'affection et

de la confiance réciproque qui en émane. En d'autres termes, l'éducation est intrinsèquement à l'opposé du dressage, c'est le mérite décisif du « système préventif » de l'avoir établi, même si cette conception se heurte encore à la résistance d'esprits demeurés attachés au « système répressif ».

Les 5 conférences publiées dans ces Actes, de G. Avanzini, Ph. Jeannet, X. Lacroix, J.M. Petitclerc et M. Wirth, s'attachent, par des approches variées, à écarter les visions qui opposeraient affection et autorité comme antagonistes ou variant en sens inverse, alors qu'elles varient dans le même sens, interagissant et s'inter-renforçant. Tel est l'apport de Don Bosco à la pensée pédagogique, et il est grave qu'un certain laïcisme en empêche la reconnaissance et même, tout simplement, la connaissance.

On ne saurait donc trop inciter à la lecture de ce bel ouvrage, qui a le double mérite de la rigueur, tant dans la défense des notions que dans le positionnement des problèmes, et la pertinence des conseils concrets qu'il fournit concernant des pratiques éducatives appropriées.

Alain MOUGNIOTTE

Jean-Marie Petitclerc

La pédagogie de Don Bosco, en douze mots clés

Paris - Ed. Don Bosco - 2012 - 214 p.

C'est toujours avec plaisir que l'on entreprend la lecture d'un ouvrage du Père Petitclerc, sûr que l'on est d'y retrouver la forte pertinence de la pensée et la rigoureuse clarté de l'expression. Et tel est bien le cas de cette synthèse de la pédagogie de Don Bosco, déclinée en 12 mots-clés, qui entendent en identifier les traits structuraux. Aussi bien, sa publication est particulièrement opportune, alors que va s'inaugurer la célébration du 2^{ème} centenaire de la naissance du Fondateur et que la mutation sociale actuelle laisse beaucoup d'éducateurs dans le désarroi et le découragement.

Reprenant des thèmes déjà évoqués dans ses ouvrages antérieurs, et en grande union de pensée avec Xavier Thévenot, l'auteur

rappelle très utilement que la déroute de l'éducation procède largement d'une opinion commune qui s'obstine dans une représentation erronée de ses causes. Face à cela, il redit notamment que, contrairement à un préjugé tenace, il n'y a pas « crise de l'autorité » mais décrédibilisation de ceux qui, la confondant avec le pouvoir, nourrissent la méfiance à leur endroit, par leurs incohérences et leur propre manque de repères. L'autorité ne procède pas des institutions, elles-mêmes dépourvues de leur prestige d'antan, mais des personnes, en tant que telles, si du moins elles la méritent et l'inspirent. Il souligne aussi le rôle primordial de la confiance, à ne pas confondre naïvement avec le laxisme, et celui de l'affection ressentie, l'amorevolezza.

On pourra éventuellement regretter que J.M. Petitclerc ait ici décidé de « s'en tenir à une lecture sécularisée de la pédagogie de Jean Bosco » (p. 200). Il reste que, si elle ne se présente pas comme une théorie pédagogique de type habituel, et malgré le laïcisme ou l'inculture de ceux qui s'obstinent à l'ignorer parce qu'elle est intrinsèquement chrétienne, « la pédagogie salésienne offre un atout et une chance » (p. 207). Ceux qui cèdent au scepticisme ou qui désirent une naïve répressivité seraient bien avisés de s'en apercevoir, et tous seront reconnaissants à l'auteur de leur ouvrir des perspectives novatrices.

Guy AVANZINI

Les enjeux de l'éducation

Jean-Marie Petitclerc

Quand nos ados bourent la foi

Paris - Médiaspaul Éditions - 2013 - 88 p.

En achevant la lecture de ce livre, on échappe difficilement au regret de sa brièveté ; il est trop court, trop bref ; vu, à la fois, la gravité des problèmes qu'il pose et la remarquable pertinence de la façon dont il les traite comme la rigueur de sa formalisation, on souhaiterait à bon droit une étude plus étoffée. Mais sans doute

l'auteur répondrait-il qu'il a, ici, voulu se centrer sur l'essentiel et que, au demeurant, ses nombreuses et justement remarquées publications antérieures offrent des développements plus abondants.

Quoi qu'il en soit, chacun a rencontré ce phénomène déroutant d'adolescents qui, rompant avec des convictions antérieures bien affirmées, se détournent de la pratique religieuse, voire de la foi chrétienne, non sans dérouter un entourage familial qui ne sait trop comment réagir et se comporter et, en vient même à se demander s'il n'est pas, de quelque manière, responsable de l'éloignement qu'il déplore.

Le Père Petitclerc analyse excellemment ce phénomène, en rappelant notamment que l'adolescent est aujourd'hui au carrefour de trois univers culturels divergents - ceux de la famille, de l'École et de la rue et que, spécialement dans les milieux populaires, c'est le troisième qui prévaut, « l'entre-pairs » (p.10) l'emportant sur l'influence du père. Le religieux salésien montre alors à bon droit comment la pédagogie salésienne, l'anthropologie dont elle procède et la conviction de l'éducabilité qui l'anime offrent un moyen de rejoindre les jeunes. Aussi bien, ceux-ci sont beaucoup plus sensibles à l'authenticité du témoignage de chrétiens qu'à l'enseignement des vérités de la foi : c'est elle qui fonde l'autorité reconnue à celui chez qui on la reconnaît, c'est dire que « l'on assiste moins à une crise de l'autorité qu'à une crise de crédibilité des porteurs d'autorité » (p. 49).

On profitera volontiers de la présentation de cet ouvrage, au moment où l'on s'apprête à célébrer le bicentenaire de la naissance de Don Bosco, pour rappeler à nouveau la pertinence et l'actualité d'une pédagogie que la tradition laïciste de l'histoire française de la pédagogie et des sciences de l'éducation s'obstine à marginaliser, qu'il s'agisse de l'éducateur Turinois lui-même ou de ceux qui, comme le Père Thévenet et le Père Petitclerc, sont en France les interprètes autorisés et talentueux de sa pensée. Or, dans le marasme de la conjoncture éducative contemporaine, sans doute est-ce bien la pédagogie salésienne qui, et pas seulement

dans le domaine religieux, offre et ouvre une voie d'avenir.

Guy AVANZINI

Évangéliser les jeunes adultes, dans le souffle des J.M.J.

Documents épiscopaux - n° 12 - 2013 - 52 p.

Centré sur l'évangélisation des jeunes - étudiants et jeunes adultes- ce texte, dû à Sœur Nathalie Becquart, prolonge et complète en quelque manière le livre de J.M. Petitclerc. Ce qui leur est commun, et est plus marqué encore dans le second, c'est de rompre avec le style de déploration, - voire sa lamentation,- qui prévaut aujourd'hui en la matière et d'y substituer une vision encourageante, qui n'émane pas d'un optimisme simplet mais d'une analyse attentive, allant au-delà des apparences, de la culture post-moderne. Certes, l'auteur rappelle que « moins de 4 % des 18-25 ans vont à la messe régulièrement » (p.16) mais elle observe aussi que le pourcentage de ceux qui se déclarent catholiques serait plus élevé chez les moins de 35 ans que parmi les plus âgés et qu'un quart d'entre eux considèrent la religion comme une dimension de leur identité. S'il faut évidemment se garder de recevoir ces données de manière scientifique, une certaine significativité peut raisonnablement leur être reconnue. Ainsi, ce texte permet de dire que, « contrairement à ce que l'on pourrait parfois penser, ce terreau qu'est la culture actuelle des 18-30 ans est en fait un terrain très favorable pour l'annonce de l'Évangile » (p.16). De même souligne-t-il « le rôle important que peut jouer aujourd'hui l'Enseignement Catholique pour l'évangélisation des Jeunes » (p. 18), d'autant plus que près d'un sur deux y a passé au moins un an pendant ses études secondaires.

Tout le problème - et il n'est pas simple- est de rejoindre ces générations très différentes des précédentes et marquées aussi bien par l'influence des TICE et des réseaux sociaux qui s'y constituent que par la souffrance souvent due à l'instabilisation familiale, par la crise des valeurs, par la mondialisation des horizons, comme par la décrédibilisation des institutions. Les jeunes, désormais tout à la fois angoissés par l'avenir et sceptiques vis-à-vis du

« progrès », désirent être rassurés par les expériences affectives intenses : d'où leur enthousiasme pour des figures éminentes - singulièrement le Pape, voire leur Evêque- à qui leur valeur confère autorité, et pour des situations fortes : les J.M.J., Taizé, Lourdes.

Encore reste-t-il à s'y adapter et à savoir inventer des projets et des propositions dans lesquelles ils se retrouvent et au sein desquelles ils puissent s'investir, en particulier face à la misère, et par là trouver une réponse à leur soif spirituelle, donc au désir de donner un sens à leur vie. « L'Eglise est plus souvent facilement reconnue et accueillie d'abord sur sa crédibilité humaine et sa qualité de service, de relations, d'écoute, plutôt que directement sur une entrée spirituelle explicite » (p. 36). Au total, ils attendent qu'on les aide à inventer la manière de vivre chrétiennement, au sein d'un monde qui ne l'est pas.

La lecture de ce dossier, qui s'inscrit dans une série de qualité, est revigorante parce qu'elle pose que ce n'est pas impossible et que ce n'est pas un pari perdu. C'est pourquoi elle intéresse particulièrement les A.P.S., les aumôniers et tous ceux à qui incombe une responsabilité d'ordre pastoral auprès des adolescents et jeunes adultes.

Guy AVANZINI

Michel Soëtard et Guy. Le Bouëdec (sous la direction de)

La foi du pédagogue

Paris - Ed. Don Bosco - 2011 - 212 p.

L'éducation est une activité aléatoire. Ce n'est pas une fabrication. Elle consiste à postuler qu'on aboutira à l'objectif souhaité. Mais, précisément, qu'est-ce qui pousse à entreprendre, à persévérer, sinon une foi, inégalement intense selon les personnes et les moments mais logiquement et psychologiquement indispensable, tant pour commencer que pour continuer, même après déception et échec. Quelles sont donc l'origine et la justification de cette foi, d'autant plus paradoxale qu'elle rencontre inévitablement des déconvenues ? Telle est la question essentielle qui a amené M. M.

Soëtard et Le Bouëdec à organiser en juillet 2009, à l'Université Catholique de l'Ouest, un Colloque dont voici les Actes.

Introduisant les débats, Michel Soëtard fort de l'idée que, si, les sciences de l'éducation étudiaient désormais très utilement le processus éducatif, le succès de celui-ci ne résulte pas de l'application d'une méthode dont la portée serait scientifiquement établie, de sorte qu'il suffirait d'en user pour aboutir. Il faut d'abord, pour des raisons d'ordre simultanément logique et atypique, postuler la pertinence de l'initiative éducative ; Et c'est sur le statut de cet acte de foi, « confiance raisonnable », (p. 17) que Guy Le Bouëdec s'interroge. Il n'y a ni certitude, ni procédé garanti de réussite. Croire en (autrui) ou croire que (cela est possible), ces deux positionnements interviennent dans l'éducation ; et ce n'est pas seulement un sentiment. Guy Avanzini montre précisément ce qui structure cette foi : l'acte éducatif est volontariste, lié à la recherche d'un certain idéal ; mais il s'adresse à un sujet inégalement disposé -ou supposé disposé- à adhérer ; cela requiert d'inventer donc une manière de l'amener à adhérer. La foi de l'éducation consiste à estimer- ou à être convaincu que lui-même saura inventer la bonne façon de faire. C'est bien, par exemple, ce qui amène les grands fondateurs de Congrégations à créer le dispositif institutionnel -l'Ecole- propice à engager les enfants sur la voie du Salut.

Encore cette foi n'est-elle pas nécessairement religieuse. D'où l'exposé de J.M. Lamarre sur « la foi laïque d'un pédagogue républicain », Frédéric Buisson, qui pensait consolider ainsi une république fragile. Il s'agit d'une « religion » nouvelle, qui croit plus en l'homme qu'en Dieu. Il reste que, comme le montrent bien E. Besnard (s.d.b.) et François Le Clerc, cette conviction de base est également au cœur de l'action salésienne. S'il est impossible de présenter ici toutes les contributions à ce colloque, il importe cependant de souligner fortement qu'il s'est situé au cœur même de l'éducation et s'est attaché à circonscrire et à analyser ce qui en fait l'essentiel.

Alain MOUGNIOTTE

José-Luis Wolfs

Sciences, religions et identités culturelles : quels enjeux pour l'éducation ?

Bruxelles, Ed. de Boeck - 2013 – 344 p.

Assurément, le thème ici traité est important et mérite qu'on s'en préoccupe : il s'agit en effet, globalement, de savoir comment, en fin de scolarité secondaire, des élèves situent les unes par rapport aux autres leurs connaissances scientifiques et leurs croyances religieuses. Néanmoins, à mesure que l'on avance dans la lecture, on ressent deux impressions contradictoires : d'une part, l'estime que justifient le sérieux de la recherche, l'abondance des données recueillies, le nombre des auteurs cités, la réflexion exercée sur tout cela, mais aussi, d'autre part, une gêne due à la sinuosité déroutante d'un plan qui dévoile mal sa progressivité, le caractère laborieux et redondant d'un développement obscurci par de multiples renvois, une méthodologie qui ne réussit pas à emporter la conviction de sa démonstrativité, au total une problématique diffuse et éclatée.

L'ouvrage fait écho au 150ème anniversaire de la publication, en 1859, du grand ouvrage de Darwin, *l'origine des espèces*, et aux débats soulevés de nos jours par un certain renouveau du créationnisme. Professeur de sciences de l'éducation à l'Université libre de Bruxelles, l'auteur se demande : « comment les élèves positionnent-ils sciences et croyances religieuses ? Quelle est l'influence, sur ces positionnements, de leurs convictions personnelles (religieuses, agnostiques ou autres ? » (p. 157). Or, d'emblée, cette question surprend car elle est mal énoncée ou, plus exactement, s'avère tautologique, de sorte que, malgré une construction conceptuelle très élaborée, le raisonnement paraît « tourner en rond ». Ce qu'il faudrait plutôt se demander, ce sont les facteurs qui suscitent leurs diverses conceptions des relations entre croyances religieuses et adhésion à la science. Sommairement, est-ce la foi qui induit la manière de considérer la science ou, au contraire, celle-ci qui conforte ou menace celle-là ? Quelles sont leurs interactions, dans leurs innombrables nuances ? Sans doute le heurt sera-t-il maximal entre une vision scientiste, qui

attend de l'avènement de l'ère positiviste l'effondrement des religions révélées, et un fidéisme lié à un créationnisme primaire, entendu de manière littéraliste.

Vu leur complexité intrinsèque, il est bien difficile d'appréhender et d'identifier toutes les données de ces problèmes. Du moins, pour y parvenir, l'auteur a-t-il soumis un long questionnaire à 638 élèves de l'enseignement secondaire belge francophone, parvenus au terme de la scolarité obligatoire et issus de familles chrétiennes, musulmanes ou sans religion (pp. 307 et sq). Mais comment ceux-ci ont-ils reçu et compris la formulation d'items souvent bien abstraits ? Ne peut-on craindre que la double inculture -scientifique et, surtout, religieuse- et le manque de formation philosophique de certains, voire de beaucoup, même occultée par quelques préjugés dus aux médias, les aient empêchés d'accéder au sens de ce qui leur était demandé. Par ailleurs, est-il pertinent de supposer que « leur niveau de formation scientifique » (p. 213) corrèle avec le nombre d'heures d'enseignement consacrées aux « disciplines scientifiques » ? N'est-ce pas céder à une vision euphorique de l'influence de l'Ecole ? Plus que cet aspect quantitatif, mieux vaudrait, comme le remarque judicieusement Jean-Marie de Ketele dans l'une des trois préfaces, s'interroger sur « la façon d'enseigner les sciences (p. 14) : une vision dogmatique, réfractant un scientisme simpliste ou, à l'opposé, un regard distancé et contextualisé, épargné par un réalisme sommaire. Ces attitudes épistémologiques n'ont-elles pas beaucoup plus d'importance, comme aussi les qualités relationnelles du professeur ? On se souvient, en souriant, de ces « leçons d'observation » instaurées à l'époque de Jules Ferry, dont les zéloteurs s'imaginaient qu'elles convaintraient les élèves de ne croire que ce qu'ils voyaient ! Symétriquement en va-t-il d'une éducation religieuse qu'animerait une lecture puérilement littéraliste de l'Écriture Sainte. Aussi bien, le scientisme n'est nullement le contraire du fidéisme, mais un fidéisme contraire, tous deux également désuets et mal informés.

Encore faut-il ajouter que l'incroyance ne procède pas seulement, et peut-être pas

d'abord, de la rencontre de « la science », mais de toute démarche, notamment philosophique, d'inspiration rationaliste et exclusive d'une dimension transcendante. Et désormais, du moins chez beaucoup, elle se réclame plus volontiers des attitudes de l'Eglise - ou prêtées à celle-ci - en matière socio-économique ou sexuelle. C'est donc à bon droit que, pour combattre ces équivoques ou ces confusions de registres, M. Wolfs préconise une « formation explicite à l'épistémologie » (notamment p. 235 et sq et aussi p.68) en souhaitant seulement qu'il ne la limite pas à la théorie de la réfutabilité de Popper.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est stimulant pour l'éducateur chrétien et, plus globalement, pour la pédagogie chrétienne. Ce que, peut-être au-delà de son intention déclarée, il met en évidence, c'est que plusieurs de ces malentendus et conflits historiques, qui ont dommageablement affecté et parfois affectent encore des adversaires souvent de bonne foi et préoccupés de « vérité », sont en réalité engagés et entretenus par défaut de culture. En profondeur, et au-delà d'apparences conjoncturelles, foi et raison ne sauraient se contredire : non point - faut-il le préciser ? - par concordisme mais, tout à l'inverse, parce que leurs problématiques respectives sont parallèles, c'est-à-dire, en principe, ne se rencontrent jamais ; elles ne statuent pas sur les mêmes objets. Encore faut-il, pour le bien saisir, une sensibilité épistémologique suffisante. Et c'est ce à quoi l'éducation, tant scientifique que religieuse, devrait s'attacher. On sera reconnaissant à l'ouvrage de M. Wolfs de rendre attentif à cette urgence.

Guy AVANZINI

Pascal Percq

Quelle école pour quelle société ? Réussir l'école avec les familles en précarité

Lyon - Editions Quart Monde / Chronique sociale - 2012 - 208 p.

Il importe de distinguer le « pédagogue chrétien », c'est-à-dire celui dont la pratique éducative vise explicitement la formation des chrétiens, du « chrétien pédagogue », qui mobilise dans son action

toutes ses vertus chrétiennes -dévouement, disponibilité, etc. - sans que son objectif soit proprement religieux. Le Père Joseph Wresinski illustre éminemment la seconde attitude : tout à la fois, ATD Quart-Monde, dont il est le vénéré fondateur, est « sans appartenance politique ni confessionnelle », mais le mouvement auquel il a donné une ampleur internationale et qu'il a voué à la promotion de la personne émane d'une initiative intensément caritative et est au plus haut point œuvre d'un chrétien. Sa conviction de base et l'originalité de son organisme par rapport aux autres associations de secours à autrui sont de poser l'éducation et l'accès au savoir comme requis pour prévenir ou surmonter la détresse de ceux qu'accable la misère. Et c'est dans cette perspective que Pascal Percq entreprend aussi de montrer comment l'Ecole pourrait contribuer à l'éviter ou à la surmonter.

La première composante de l'ouvrage vise la justification de cette conviction, dont écartent divers préjugés, notamment celui qui suppose a priori que, mauvais parents, les parents en grande précarité se désintéresseraient de la scolarité de leurs enfants, voire les en détourneraient, alors qu'ils y perçoivent au contraire un moyen d'éviter la marginalisation sociale. A cet égard, il souligne à bon droit l'influence objectivement nocive de ceux qui, comme Bourdieu, en mettant en évidence la corrélation entre niveau socio-culturel et performances scolaires, ont persuadé l'opinion, y compris celle du corps enseignant, d'adopter une vision déterministe, un regard fataliste, selon lequel l'échec des sujets culturellement défavorisés serait pré-inscrit et comme inévitable (pp. 28-29). A ceux que l'hypothèse du « handicap socio-culturel » convainc d'abandonner tous efforts, il substitue le pari de l'éducabilité et souligne au contraire, chez ces enfants, une envie d'apprendre qu'encouragent leurs parents. Et il ne s'agit pas là d'un optimisme chimérique ou de bons sentiments. Des groupes de travail ont en effet été constitués et des initiatives lancées -pré-écoles, pivots culturels, clubs de savoir, comités « lire et écrire », etc. - pour vérifier ce postulat et préfigurer ce que pourrait être une école de

demain, celle qui, ne se contentant pas de slogans ou de proclamations syndicalo-publicitaires, conduirait à la réussite de tous et à la disparition de l'illettrisme. Cela suppose de faire confiance à l'élève et de coopérer avec sa famille, plutôt que de nourrir la méfiance et l'hostilité dont elle est l'objet.

La seconde composante est constituée de témoignages, qui prolongent et illustrent la première : des enfants eux-mêmes, et de militants, ceux qui accompagnent les personnes en détresse. A leur manière et chacun dans leur langage, ils mettent en relief les effets nocifs du mépris, du rejet, et la portée de l'accueil et de l'encouragement, lesquels ouvrent les voies d'un avenir moins sombre. On lira ici avec un vif intérêt les observations de ces « décrocheurs », dont l'Ecole feint de regretter la désertion alors qu'elle s'en console assez facilement. Non moins éclairant est aussi le discours des enseignants : souvent ambivalents, ils discernent les dangers et l'injustice de l'exclusion, mais hésitent à s'engager dans la transformation du regard que requièrent l'adaptation au sous-prolétariat et la recherche sérieuse d'une intégration. Telle ou telle recherche-action ou des expérimentations sont même envisagées et des recherches organisées, comme à Lyon, en 2011, « Les Ateliers pour l'Ecole ».

C'est dire qu'il ne suffit pas de proclamer que l'on veut « la réussite de tous », comme si la parole entraînait automatiquement sa réalisation : ce serait de la pensée magique ; le propre d'ATD est au contraire d'éviter celle-ci, et de promouvoir un travail dont l'analyse et l'évaluation permettraient d'identifier de bonnes pratiques, animées authentiquement par le respect et l'amour d'autrui.

Position de finalités, approche anthropologique des personnes, invention des modalités, souci de l'évaluation. C'est dire qu'il suffirait de modéliser et de formaliser ces données pour aboutir à une véritable doctrine pédagogique, qui s'inscrirait à bon droit dans la dynamique

personnaliste engendrée par le christianisme.¹

Guy AVANZINI

Laurence Loeffel (sous la direction de)

Ecole, morale laïque et citoyenneté aujourd'hui

Paris - Septentrion - 2009 - 136 p.

Force est de le reconnaître : cet ouvrage collectif est décevant. Dès la « présentation », due à Laurence Loeffel, on commence à le craindre ; et, au terme de la lecture, malgré quelques bons chapitres, cette appréhension est confirmée. Cela tient sans doute à l'imprécision de l'objectif ; il n'y a ni cohérence entre les problématiques des diverses contributions, ni progressivité de l'argumentation, ni articulation des approches successives. En outre, et surtout, des notions centrales, spécialement celle de « morale laïque », ne sont pas l'objet de définitions rigoureuses et homogènes.

Après une bonne étude des « paradoxes » de Condorcet et un essai de bilan de « l'éducation morale laïque en France », un texte bref de M. Baubérot étudie ce que furent les valeurs enseignées au début de la 3^{ème} République. Mais, quand il écrit « qu'une morale laïque est seule susceptible d'assurer la qualité du vivre-ensemble » (p. 41) on demeure doublement dubitatif : d'abord parce que les obstacles à ce vivre-ensemble sont loin de tenir exclusivement à des divergences d'ordre moral ou religieux mais procèdent bien davantage de conflit d'ordre culturel et socio-économique ; ensuite, parce qu'il ne dit pas ce qu'il

¹ En renvoyant, pour une bibliographie plus complète, au journal mensuel *Feuille de route d'ATD Quart Monde*, on signale seulement ici quelques titres qui montrent l'importance de cette perception éducative :

Régis Félix et col. *Tous peuvent réussir* - Editions Quart Monde / Chronique Sociale - 2013

Régis Félix et col. *Le principal, il ne nous aime pas* - Editions Quart Monde / Chronique Sociale - 2011

Col. *En finir avec les idées fausses sur les pauvres et la pauvreté* - Paris - Editions Quart Monde / Editions de l'Atelier - 2013

Geneviève. Defraigne-Tardieu- *L'université populaire Quart Monde : La construction du savoir émancipatoire*. - Paris - PUPO - 2012

entend par « morale laïque » ; quant au danger de voir les religions « imposer des normes à la société civile », (p. 43) il s'agit d'un problème qui mérite plus que deux lignes.

Joël Roman vient heureusement éclaircir ce débat. On lui saura gré, d'abord, d'avoir explicitement et sans détour fait observer (p. 67) que « la morale laïque » est, dans les polémiques françaises, l'objet d'un malentendu qui fausse les discussions, parce qu'elle s'entend en deux acceptions non seulement distinctes mais incompatibles et même, en toute logique, rigoureusement contradictoires : pour les uns, c'est la « morale commune », adoptée par tous, malgré la diversité respectée des référentiels philosophico-religieux ; pour les autres, c'est au contraire une option parmi d'autres et, plus précisément, souvent, une morale rationaliste, voire athée, hostile au religieux en tant que tel, c'est-à-dire le laïcisme. En ce deuxième sens, la « morale laïque » n'est pas laïque ; mais cette équivocité terminologique entretient la confusion des esprits. S'agissant ensuite de l'absence du droit de vote des femmes, que M. Baubérot considère comme un « impensé » (p. 40) de le monde laïque, J. Roman rappelle que la suspicion des laïques à l'égard des femmes (p. 68) tient à ce qu'ils les soupçonnent « d'obéir aux préceptes des curés » (id), c'est donc délibérément qu'ils les écartent du suffrage universel. De même dit-il clairement que, si l'interprétation neutraliste de la mode laïque pouvait valoir à l'époque de Jules Ferry, quand existait un consensus social, elle est devenue désuète dans une société où celui-ci s'est dilué dans l'insignification et le verbalisme (p. 71). Enfin, estime-t-il, « les craintes un peu fantasmagiques » (p.72) d'un communautarisme pieusement diabolisé devraient plutôt porter sur un certain « communautarisme national républicain » (id).

Quant à M. Delahaye, qui analyse la situation des établissements scolaires en la matière, il indique aussi que, contrairement à ce que prétend le laïcisme, « la laïcité n'est pas une option spirituelle parmi d'autres » (p.81) ; de plus, il note très justement que l'Etat a associé « fermeté

dans l'affirmation des principes et prudence et accommodements dans les faits » (p.78). Mais cela tient à ce que, si la laïcité consiste à respecter la liberté de ne pas croire comme celle de croire, la seconde est plus difficile à organiser que la première : que requiert, en effet, la liberté de croire ? C'est là que se posent les problèmes concrets d'ajustement et que se manifestent les risques d'abus et d'étroitesse.

Mme Loeffel souhaite, en commençant, que ce livre aide à trouver « les principes et orientations d'une morale commune pour l'école » (p. 17). Au fil de la lecture et compte tenu de la réalité présente, on ne peut s'empêcher de craindre que, selon une qualification qu'elle affectionne, cette perspective soit un peu « simplette ».

Guy AVANZINI

Les instituts

Hervé Pasqua (sous la direction de)

Education et éducateurs chrétiens

Paris - l'Harmattan - 2013 - 270 p.

Fondé à l'initiative de la DDEC, l'Institut Catholique de Rennes a organisé en octobre 2011 un Colloque dont voici les Actes. Ceux-ci réunissent 11 textes, dont 3 traitent de problématiques de type théorique, et 8, d'ordre historico-biographique, étudient des chrétiens illustres qui, canonisés ou béatifiés, se sont occupés de pédagogie.

Si l'on est un peu déçu par l'exposé sur Don Bosco qui, exclusivement narratif, n'évoque même pas le « système préventif », on lit en revanche très volontiers la présentation de Saint Jean-Baptiste de la Salle, centrée sur l'essentiel de son projet fondateur ; pertinents sont aussi les deux chapitres consacrés au Bienheureux John-Henry Newman ; ce n'est en effet guère sur sa vision de l'éducation que portent les études francophones de son œuvre. De même appréciera-t-on les pages réservées à Sainte Thérèse-Bénédictine de la Croix -Edith Stein-dont la thèse du « geste anthropologique intégral » (p. 143) montre qu'elle a

remarquablement saisi la structure et la fonction de l'acte éducatif.

Les trois approches théoriques mobilisent à bon droit l'attention : H. Pasqua insiste utilement sur le rôle libérateur de la connaissance de la Vérité, ce qu'il présente comme la finalité même de l'éducation ; M Mattéi, évoquant la thématique antique de la sagesse, rappelle -et il en est besoin- que l'enfant ne doit pas être puerolatriquement enfermé dans l'enfance et que le rôle de l'école est de le faire accéder à la pensée et, par là, à l'humanisation. Enfin, l'excellente communication terminale de Jean-Dominique Durand, traitant des relations entre l'Eglise et l'Université en Europe, montre la force et la pertinence du lien qui les unit, car la seconde « a fait de l'enseignement et de l'éducation une part intégrale de sa mission » (p.220). Rejoignant ainsi l'analyse de Maud Besnard sur Newman et se référant à la notion d'humanisme intégral de Maritain, il met en évidence la fonction, clairement rappelée par les Papes, de l'Université Catholique.

Il reste que, pour bienvenu qu'il soit, cet ouvrage laisse quelques regrets : il lui manque une introduction qui en aurait clairement présenté l'objet et lui aurait servi de fil directeur. On ne sait guère selon quels critères ont été retenus ceux à qui sont consacrés les études ni quelle problématique commune aurait entraîné leur choix, si bien que l'on est devant une série de monographies, souvent judicieuses, mais dont on ne voit pas suffisamment ce qui les relie. Du moins illustrent-elles bien tout à la fois, la variété et l'unité des éducateurs chrétiens.

Guy AVANZINI

Yves Armand

Une maison d'éducation chrétienne à Grenoble : l'externat Notre-Dame (1870-1965)

Paris - l'Harmattan - 2012 - 326 p.

En tant que telle, l'histoire d'un collège catholique de province n'appellerait pas une recension. Si, néanmoins, l'Externat Notre-Dame de Grenoble, fondé en 1870, en est ici l'objet, c'est parce que, outre son

évident intérêt local, il est de type emblématique, représentatif d'un type d'établissement d'éducation chrétienne que l'on trouve dans toutes les villes d'une certaine importance, spécialement les villes épiscopales.

A la différence du Petit Séminaire, plus explicitement ordonné à la formation au sacerdoce, plus proche des collègues congréganistes, dont il est néanmoins, si fraternellement que ce soit, objectivement concurrent, le collège secondaire, créé à l'initiative de l'Évêque et confié aux prêtres diocésains² -internat ou externat, selon les cas- reçoit des élèves de milieu plutôt aisé, certes susceptibles d'entrer dans le clergé séculier mais plutôt destinés à constituer, ou à reconstruire, une élite chrétienne susceptible de résister à l'offensive rationaliste, voltairienne, franc-maçonne ou laïciste qui se déploie au XIXème siècle, et de participer ainsi à un urgent renouveau religieux. Et tel est bien le cas -et l'objectif- de l'établissement grenoblois, face aux courants anticléricaux de notables et politiciens locaux.

Ecrit par un ancien élève de la promotion 1955 avec l'aide et les témoignages de plusieurs de ses condisciples, ce volume ne se prétend pas « scientifique ». Mais il ne cède pas non plus à la dérive sentimentale de l'idéalisation du passé ou à la folklorisation anecdotique des souvenirs. Il rend compte des difficultés -notamment d'ordre logistique et financier- qui affectent inéluctablement la vie de ces maisons, incessamment contraintes de se défendre contre un environnement politique plus ou moins hostile et des obstacles auxquels elles font courageusement face. A cet égard, il en offre un excellent exemple.

Sans doute aurait-on souhaité une étude approfondie de l'origine socio-culturelle des élèves, comme de leur carrière adulte, ainsi que le rappel de certaines figures d'« Anciens » devenus illustres, ou au contraire remarquables pour un anticléricalisme ou une inconduite qui

² cf. Michel Launay - notice *Prêtres Diocésains professeurs* - pp 607-609 - in G. Avanzini, A.M. Audic, R.Cailleau et P. Penisson. *Dictionnaire historique d'éducation chrétienne d'expression française* - Editions Don Bosco et AIRPC - 2009 - 854 p.

confirment que l'entreprise éducative est aléatoire... Du moins est-il légitime, car leur réputation a dépassé les frontières du Dauphiné, d'évoquer la mémoire du Chanoine Anglès d'Auriac, qui en fut un Supérieur inoublié, ou celle de l'Abbé Xavier la Bonnardière, professeur justement admiré de philosophie ; tous deux anciens élèves de l'Externat, ils y passèrent, en quelque manière, toute leur vie. Et l'on citera aussi un autre «Ancien», Monseigneur Guerry, archevêque de Cambrai.

Ce type d'établissement s'est transformé et, désormais, vit autrement. C'est précisément pourquoi il convient de ne pas méconnaître et de ne pas oublier ce moment et cette modalité de la pédagogie chrétienne.

Guy AVANZINI

Guy Bedouelle et Olivier Landron (sous la direction de)

Les universités et instituts catholiques : regards sur leur histoire (1870 - 1950).

Paris - Ed. Parole et Silence - 2012 - 244 p.

S'agissant de l'éducation chrétienne, plutôt rares sont les publications qui traitent de l'enseignement supérieur. Et voici cependant que deux ouvrages, distincts mais conjoints, viennent de paraître à son propos : le 1^{er} est celui que recense le professeur Cholvy³. Le 2^{ème}, dirigé par le très regretté Père Bedouelle, disparu en 2012, et par Olivier Landron, professeur à la Faculté de théologie de l'U.C.O, émane d'un colloque consacré aux Universités Catholiques Francophones (Belgique, Suisse et France).

Ce volume rassemble une série de contributions regroupées en 3 parties ; la 1^{ère} réunit des approches monographiques consacrées aux 5 universités françaises et à celle de Fribourg, due au Père Bedouelle lui-même : elles en présentent le projet, la genèse, l'évolution, les difficultés de fonctionnement et d'orientation, les concurrences laïcistes qu'elles durent subir, la ténacité courageuse de leurs Recteurs successifs et de plusieurs de leurs

³ Voir recension ci-après.

professeurs. La 2^{ème} et la 3^{ème} analysent certains épisodes majeurs et certaines figures marquantes qui ont rayonné au-delà. Si l'on s'étonne de l'omission de l'évocation de certaines personnalités notoires, notamment des théologiens, on signalera tout spécialement les excellentes pages de Michel Fourcade sur Jacques Maritain comme celles de Luc Courtois sur Monseigneur Ladeuze.

Considéré isolément, chaque chapitre est intéressant, voire passionnant. En revanche, la logique du plan d'ensemble demeure un peu énigmatique. Aussi bien, les limites spatio-temporelles du champ retenu ne sont pas sans inconvénient. Ainsi, elles entraînent l'omission des origines de l'Université de Louvain, tandis que la diversité historico-culturelle des trois pays retenus nuit à l'homogénéité de l'approche et des référentiels. On aurait souhaité une réflexion plus systématique sur la manière dont les unes et les autres ont participé aux grands débats sur culture et foi ou se sont positionnées sur les controverses entre Eglise et société : quels furent, en ces domaines, le rôle et la part de l'Enseignement Supérieur Catholique ? Sans doute est-ce pourquoi, malgré leur sagacité et leur pertinence, les conclusions dégagées par Y.M. Hilaire sont un peu brèves.

Guy AVANZINI

Olivier Landron

L'université catholique de l'ouest (1875-1970). Enracinement et ouverture

Préface du P. Guy Bedouelle – Paris – CLD éditions - 2012 - 264 p.

Une édition qui fait honneur à l'éditeur qu'il s'agisse de la couverture, de la typographie, des illustrations ou de l'index. Le P. Guy Bedouelle en avait écrit la préface depuis Fribourg où, recteur émérite de l'UCO, il s'était retiré avant son décès survenu le 22 mai 2012.

La présente synthèse devient une mine dans laquelle les chercheurs pourront puiser pour, allant plus loin, développer des recherches ponctuelles. L'auteur a utilisé neuf mémoires de maîtrises ou thèses, dont

six dirigés par Jean-Luc Marais. Organisée en quatre parties, l'étude est sagement chronologique : « Fondations et premiers développements (1875-1914) » ; « Consolidation (1914-1945) » ; « Essor (1945-1960) » ; « Crises et renouveau (1960-1970) ».

A l'origine : Mgr Freppel, le combatif évêque d'Angers (1870-1891). Il saisit d'emblée l'occasion avec le vote de la loi de juillet 1875 sur la liberté de l'enseignement supérieur. Dès le 15 novembre, Freppel inaugure sa faculté de droit. On aurait aimé, ici, en savoir un peu plus sur la fondation des quatre autres universités catholiques : Lille, Paris, Lyon, Toulouse. L'évêque entretient de mauvais rapports avec l'un de ses plus illustres diocésains ... le comte de Falloux, catholique libéral. Il a été déçu par un autre catholique libéral, Henri Wallon. Les premiers recteurs dépendent étroitement de l'évêque chancelier. Outre le problème des rapports plus ou moins faciles avec les évêques de l'Ouest, ce sont les finances qui constituent un frein.

En 1906, après la séparation, l'abbé J. Calvet, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, pense que les Instituts catholiques ne devraient conserver que la théologie et les sciences religieuses. Mais à Angers, c'est la faculté de droit qui compte le plus d'étudiants, en moyenne une centaine. N'imaginons pas que les facultés d'Etat ont, en province, des effectifs nettement supérieurs. Premières étudiantes en 1912. Sur l'enseignant René Bazin, voir les pages 68-69 : il fut le premier docteur de l'UCO, en 1877. En lettres, de 1876 à 1940, sur cinquante-deux enseignants, quarante sont des ecclésiastiques. La question de jury mixte est abordée à plusieurs reprises. Promise à un succès durable, la fondation, en 1898, de l'Ecole supérieure d'agriculture qui, comme celle de Commerce (1909), délivre ses propres diplômes. Présentation des professeurs les plus notables, ainsi, à partir de 1933, du tétraplégique André Trannoy, le fondateur de l'Association des paralysés de France, et l'auteur d'une thèse sur Montalembert.

En 1927, le P. Foreau, jésuite, est à l'origine du centre d'études rurales par

correspondance et l'un des fondateurs de la jeunesse agricole catholique en 1929. Essentiel est le lien entre l'UCO et la formations d'enseignements des établissements secondaires catholiques. Mais ce sont les écoles, avec leurs nombreux enseignants jésuites qui sont le fleuron de l'Université (éducateurs spécialisés, chimie, électronique ...). Les rectorats de Mgr Riobé et de Mgr Honoré ne sont pas de tout repos. Le premier affronte la création du Collège universitaire d'Etat d'Angers, puis l'université du même nom (1971). L'UCO perd son monopole et les relations ont été, au début, conflictuelles.

Mgr honoré entre aussi en conflit avec l'Institut catholique de Paris (p.177 s.) dont le recteur entend ne pas « singer l'enseignement des facultés d'Etat » (14 octobre 1968). Il doit aussi faire face à la contestation étudiante (mais pas seulement). Ceux qui « avaient lu le Concile dans les médias entendaient mettre fin aux institutions chrétiennes » (p. 233). Ce sont les instituts spécialisés, professionnalisants, qui assurent alors la survie. Des portraits de professeurs, ainsi de l'abbé Germain Marc'hadour professeur d'anglais spécialiste de Thomas More.

Gérard CHOLVY

Les congrégations

Edgard Hengemüle, f.e.c.

Une proposition éducative : Jean-Baptiste de la Salle

Paris-Salvator - 2012 - 320 p.

Peut-on encore, après tant de travaux de qualité, en particulier ceux de Frère Yves Poutet, écrire quelque chose d'original sur Jean-Baptiste de la Salle ? Cet ouvrage tient à montrer que oui, et d'abord en évitant les deux dangers que dénonce à bon droit la préface de Dominique Julia : celui de la mythification du fondateur, qui condamnerait ses disciples à une imitation littérale de plus en plus impossible à soutenir, et celui de le considérer à tort comme trop lié au passé pour demeurer

actuel ; il s'agit donc de situer ce qui est dépassé, pour mieux identifier ce qui reste au contraire pertinent. Et c'est précisément ce à quoi s'est attaché l'auteur, adéquatement traduit du portugais par Frère Léon Lauraire, en des pages dont on appréciera d'emblée la précision de l'information et la clarté de l'expression.

La structure des chapitres est bienvenue, en ce sens que chacun commence par un exposé rapide de contexte historique, culturel, sociologique et pédagogique dans lequel se situe la thématique correspondante ; l'analyse se conclut par une évocation de la manière dont elle a été traitée, comprise ou non, par les historiens de l'éducation : ainsi en va-t-il de l'opportunité d'une éducation scolaire des milieux populaires, ou de l'élaboration de programmes qui leur soient appropriés, ou de la méthode d'enseignement adoptée : quelles furent, sur ces points, la position et l'originalité de La Salle . Comment entendait-il l'acquisition du savoir vivre ? Sa volonté était de faire du maître d'école une personne compétente et respectée, exclue du sacerdoce pour pouvoir se donner tout entier à sa tâche de religieux laïc ; il institue ainsi la spécificité de cette fonction sociale, conçoit sa formation pédagogique et assure sa qualification : sans doute est-ce dans l'histoire des pratiques éducatives, son originalité la plus décisive, celle qui permet vraiment l'essor de l'éducation populaire, telle qu'elle lui paraissait indispensable tant à l'acquisition d'un métier qu'au Salut éternel.

L'originalité, et la réussite, de ce livre, c'est aussi de s'attacher à retrouver et à expliciter le sens précis du vocabulaire lassallien : par exemple, pourquoi « l'école chrétienne » est-elle ainsi désignée ? Qu'est-ce exactement, que l'éducation « populaire » ? Pourquoi les religieux de l'Institut se nomment-ils du nom de « Frères » ? Pourquoi doivent-ils vivre en étant au moins deux, quitte à ne pas pouvoir s'installer dans un milieu rural trop dispersé ? Pourquoi La Salle préfère-t-il que le catéchisme soit enseigné dans la salle de classe, plutôt qu'à l'église ? Plus encore, qu'est-ce, pour lui, que « l'éducation » ? A ces questions sont proposées des réponses précises et approfondies. La spécificité de l'approche de Frère Hengemüle, c'est donc

d'avoir réussi à articuler sans confusion les pratiques ou usages quotidiens des écoles avec le registre théorique de leur justification, de sorte que les premiers ne sont pas seulement empiriques ou fortuits ni le second seulement un vœu pieux dont on se contenterait d'espérer la réalisation, la pédagogie du Fondateur est ainsi présentée comme un ensemble homogène, cohérent, et unifié, qui « fait système ». Et c'est, paradoxalement, ce qui permet de distinguer ce qui est devenu périmé de ce qui demeure aujourd'hui pertinent.

On pourrait regretter l'absence d'une conclusion qui aurait recueilli et inventorié les résultats de ces analyses, mais il faut d'abord en reconnaître l'opportunité. En un moment de crise de l'éducation - et aussi des Congrégations enseignantes- qui appelle révision et reformalisation des « projets », c'est bien ce discernement qui est à conduire : recueillir et transmettre un charisme, sans le réduire ni l'identifier à ses modalités antérieures au risque de le muséifier, ni le diluer sous prétexte de l'actualiser. A ceux à qui incombe cette responsabilité, cet ouvrage ne manquera pas d'apporter des thèmes de réflexion et de décision.

Guy AVANZINI

S. Yvette Guellier et S. Elisabeth Charpy

Les Filles de la Charité au Mans : fidélité dans la créativité, 1646-1986

Courbevoie - Imprimerie Chauveau - 2010 - 380 p.

Quoique ne portant que sur leur présence au Mans à partir de 1851, cette monographie, due à deux d'entre elles, éclaire doublement l'activité des Filles de la Charité : sur leur rôle dans l'histoire de la ville mais, au-delà, sur leur contribution spécifique à l'éducation populaire.

Les auteurs rappellent d'abord opportunément le contexte socio-culturel des origines de leur Compagnie, due à l'intuition spirituelle de St Vincent de Paul et de Sainte Louise de Marillac, et l'originalité de son statut canonique. Les Sœurs sont au service des pauvres, des indigents, et de tous les malheureux, qu'elles secourent tant grâce au Bureau de

Bienfaisance que par leurs visites et soins à domicile. A cet égard, on appréciera la reconstitution minutieuse des épisodes et péripéties qui marquèrent leur activité apostolique, leur courage et leur fermeté face aux obstacles de toutes natures, et notamment à la perfidie persécutoire des anticléricaux de la ville, acharnés à leur expulsion. Et l'on admire ce que furent, ici comme ailleurs, leur persévérance, leur réactivité, leur obstination simple et modeste ; les bienfaits qui leur sont dus dans la ville du Mans illustrent ceux qu'elles ont répandus et poursuivront partout où elles sont installées.

Par ailleurs, et pour en venir au registre proprement pédagogique, qui est notre objet, cet ouvrage montre bien, quoiqu'il ne l'ait malheureusement pas explicitement identifié et formalisé, la mise en œuvre de ce modèle « intégraliste », caractéristique de la pédagogie chrétienne en tant qu'elle veut unir instruction et éducation. En ce 17^{ème} siècle où, après Charles Démia, Jean-Baptiste de la Salle promeut l'école populaire, les Filles de la Charité, quant à elles, entendent aussi, et de manière intensifiée, engager la formation plénière de toute la personne. Si elles dispensent l'instruction aux filles, elles ne limitent pas là leur ambition. Attentives aux besoins de l'enfant, et de l'adulte qu'il est appelé à devenir, comme aux situations de famille, spécialement les plus pauvres, elles mettent en place un projet ambitieux. Ainsi, préoccupées de la petite enfance, elles ouvrent une crèche puis, avec d'autres Congrégations, participent à l'essor des salles d'asile, déjà lancées dans cette ville du Mans par Marie-Pape Carpentier⁴, dont on sait combien elle voulait, dès le plus jeune âge et au plus vite, développer les facultés de chacun. Les Sœurs assurent aussi la responsabilité d'une école, l'Ecole St Benoît, à laquelle elles vont apporter tout leur zèle. Mais là ne se limite pas leur conception de l'éducation. Soucieuses de tous les moments de la vie quotidienne comme de la destinée spirituelle, elles n'oublient pas la place, et le danger

éventuel, des loisirs. C'est pourquoi elles ouvrent des patronages. Préoccupées de l'intégration sociale des élèves, elles proposent aussi une formation professionnelle ; Enfin, pour que le métier soit mené de manière respectueuse de l'être humain, elles induisent, à l'imitation de la Bienheureuse Sœur Rosalie Rendu., des syndicats chrétiens et diverses œuvres sociales.

On le voit, cette histoire d'une implantation particulière dans une ville moyenne reflète bien ce qu'est le modèle Vincentien, sans doute insuffisamment identifié par les historiens de la pédagogie chrétienne, alors qu'il présente consistance et cohérence. Et l'on remarquera aisément aussi qu'il est adéquatement formulé par le sous-titre du livre : fidélité dans la créativité. En effet, c'est bien la fidélité à l'amour du prochain, du plus faible, qui suscite et qui impose une incessante créativité.

Guy AVANZINI

René Champagne

Marie de l'Incarnation, ou le chant du cœur

Paris - Ed. Médiaspaul - 2012 - 166 p.

Nombreux sont, à bon droit, les travaux sur la personne et l'œuvre de Bienheureuse Marie de l'Incarnation. Née Marie Guyart, en 1599, dans une famille chrétienne d'artisans relativement aisée, désirant toute jeune devenir religieuse, elle fut mariée par ses parents à 18 ans, devint mère en 1619, puis veuve la même année, alors qu'elle avait à peine 20 ans. En 1631, elle entra chez les Ursulines de Sainte Angèle, dans leur Monastère de Tours ; huit ans plus tard, en 1639, à la suite d'un irrésistible appel missionnaire, elle obtint de partir pour le Québec avec deux autres Sœurs, pour promouvoir l'éducation des jeunes Amérindiennes. Avec une énergie de tous les instants, elle y travailla pendant environ 33 ans et y mourut en 1672, sans avoir jamais revu son fils, qu'elle avait quitté alors qu'il avait à peine 12 ans, quand elle était entrée en religion et qui était devenu lui-même bénédictin.

⁴ Marie-Pape Carpentier - *Notice n° 34* - pp 581-583 - in G. Avanzini, AM Audic, R Cailleau et P Penisson - *Dictionnaire historique de l'Education Chrétienne* - Paris - 2009 - Editions Don Bosco et AIRPC - 854 p.

C'est cette destinée extraordinaire que le Père René Champagne, s.j., a entrepris d'étudier par une approche originale : frappé par son autobiographie spirituelle (sa *Relation* de 1654) il se demande en effet si elle fut « heureuse sur terre » (p.8). Contrairement à la plupart des ouvrages qui lui sont consacrés, cette problématique l'amène non à étudier pour elle-même son œuvre éducative, mais à reconstituer son itinéraire spirituel, pour savoir comment elle a conjugué les insignes faveurs mystiques dont elle eut le privilège avec l'incessante énergie de ses activités apostoliques. Aussi bien, le désir d'articuler contemplation et action était déjà à l'origine du choix de la Congrégation où elle fit profession.

C'est donc de tout ce processus de « conversion », ainsi qu'elle l'appelle, que l'auteur reconstitue les étapes, en décrivant tant les épreuves spirituelles et matérielles qui l'atteignirent -menace d'agression des Iroquois, incendie du Couvent, tentation de tout abandonner et de revenir en Europe- que les grâces dont elle fut comblée et qui lui donnaient la force de persévérer « pour le Service de Dieu et de nos pauvres Sauvages » (p.81). Ainsi, au terme de cette belle et pénétrante étude, le Père Champagne, se demandant si vraiment Marie de l'Incarnation avait été heureuse, s'autorise à répondre que oui, dans la mesure où le « oui de son désir enfantin fut redit tout au long de sa vie » (p.162).

On pourrait, à première vue, regretter que ne fût pas étudiée, sinon allusivement, son œuvre pédagogique. Mais, en fait, au-delà d'une histoire personnelle pathétique singulière et impressionnante, cette analyse traite en profondeur l'essentiel de l'action éducative. Toutes proportions gardées, la vie héroïque de Marie de l'Incarnation montre de façon paroxystique qu'une pratique au service des enfants et des adolescents suppose -et exige- de tous une foi⁵ qui la précède, la stimule et la sauvegarde. Alors que les motivations pour la fonction enseignante semblent se raréfier

et que d'aucuns se lamentent de manquer de « moyens », le cas limite d'une religieuse qui, à l'appel de Dieu, quitte son fils et son environnement pour « sauver des âmes » rappelle opportunément que ce qui est prioritaire, c'est bien, en quelque sens qu'on l'entende, le don de soi⁶.

Guy AVANZINI

Jean-Marie Gueullette, o.p. (Textes présentés par)

Le Père Lataste : prêcheur de la miséricorde

Paris - Cerf - 2007 - 406 p.

Paru en 1992, réédité en 2007, redécouvert et diffusé en 2012 lors de sa béatification, cet ouvrage sur le Père Lataste pourrait, au premier regard, sembler étranger à notre champ : il n'est jamais explicitement question d'éducation et sans doute le mot ne figure-t-il pas dans le texte. Et cependant, c'est d'elle qu'il s'agit éminemment ou, pour mieux dire, d'anthropologie éducationnelle. Sans doute connaît-on l'histoire de ce dominicain du XIX^{ème} siècle qui, envoyé prêcher une retraite à des femmes condamnées à de lourdes peines de réclusion, découvrit la qualité spirituelle de plusieurs d'entre elles et entreprit, avec détermination et malgré de nombreux obstacles, d'établir une congrégation -les dominicaines de Béthanie- où les « réhabilitées » seraient, après le temps requis de probation, admises à la vie contemplative, à parité avec « celles qui n'avaient point pêché ».

A une étude d'ordre biographique, Le Père Gueullette, professeur de théologie à l'Université Catholique de Lyon, qui fut le postulateur de la cause, a joint, dans ce livre, une série de documents du plus haut intérêt : les notes de prédication du Père Lataste, des données sur le régime concernant des femmes incarcérées à l'époque du Second Empire et, surtout un texte d'environ 70 pages, dans lesquelles, en 1866, le nouveau Bienheureux exposait la situation de celles que l'opinion commune ne manquait pas de rejeter, mais

⁵ cf. aussi : J.Y. Robin, *Marie de l'Incarnation Guyart* - notice M 020, in G. Avanzini, A.M. Audic et col. *Dictionnaire historique de l'éducation chrétienne* - pp. 473-474.

⁶ M. Soëtard (sous la direction de), *La foi du pédagogue*, Paris - Ed. Don Bosco - 2011 - 212 p.

auxquelles, quant à lui, il entend proposer la consécration religieuse.

L'on voit ainsi, de manière saisissante, le contraste entre deux anthropologies : d'une part, l'anthropologie chrétienne, celle du fondateur qui, évoquant le cas de Marie-Madeleine, soutient que l'être humain n'est pas réductible à son passé mais peut le transcender, car la miséricorde de Dieu est infinie et transforme, quelle que soit leur histoire, ceux qui se confient à lui ; d'autre part, l'anthropologie commune, celle des chrétiens de base, prisonniers d'une vision fataliste, déterministe et peu ouverte au pardon ; tous ceux pour qui le « criminel » l'est à vie. Tel est, par exemple, le cas de ces dominicaines enseignantes, inquiètes à l'idée que certains parents pourraient désormais supposer que celles à qui elles « confiaient leurs enfants soient d'ancienne criminelles » (p.28).

Au total, quoi qu'il en soit du détail de la formulation, ce dilemme demeure très actuel : il est au cœur des débats contemporains sur la politique pénale comme sur l'éducation, qui continuent tous deux de diviser les esprits. En définitive, c'est le problème de l'éducabilité qui est en jeu. Et, ici, c'est son degré ultime : celui de la convertibilité spirituelle « oui, écrit le Père Lataste, toutes ces femmes ont été criminelles, et vous jugez qu'elles le sont encore : vous vous trompez » (p.273). Leur entrée en religion signifie le niveau maximal de la transformabilité de l'être humain. Cette vision apparut certes comme prophétique. Mais elle est loin, encore, d'être unanimement partagée. En lisant les pages du Père Lataste sur les « réhabilitées », on croirait parfois lire J.M. Petitclerc, quand il rejette l'usage fixiste de la notion de « délinquant » ou de « voleur », etc. Et c'est aussi, dans un autre registre, le thème que l'on retrouve dans la réflexion actuelle sur l'éducabilité des adultes ; on pense, si diverses que soient leurs thématiques respectives, à ATD Quart-Monde ou à Henri Desroche. Voici, vraiment, une lecture qui s'impose.

Guy AVANZINI,

Sœur Marie-Thérèse Hanna, op.

Attirées par l'amour : histoire des sœurs dominicaines de Sainte Catherine de Sienna Mossoul - Irak (1877-2010)

Traduit de l'arabe par Nadia Yamulki. Paris - Cerf – 2013 – 176 p.

L'Ordre dominicain ne s'est pas fondé en vue de l'éducation scolaire. Mais, au fil des siècles, plusieurs des congrégations féminines qui s'y sont agrégées ou affiliées se sont constituées autour d'un projet d'enseignement ou y ont été conduites et y sont demeurées fidèles ; tel est le cas des Dominicaines de Ste Catherine de Sienna de Mossoul, dont ce livre récent étudie la genèse et la situation contemporaine.

Ancienne prieure générale, Mère Marie-Thérèse Hanna, annonce d'emblée qu'elle n'est « ni écrivain, ni historienne » (p. 11) ; et sans doute, de fait, regrette-t-on une présentation un peu confuse de certaines données canoniques, quelques redondances ou, à l'opposé, des informations de moindre intérêt, peu d'indications sur la pédagogie et un manque de synthèse. Mais ces lacunes sont secondaires au regard de la densité spirituelle de l'ouvrage.

Si les Pères Dominicains sont arrivés à Bagdad dès le 13^{ème} siècle et ont ensuite diffusé en Mésopotamie, c'est au XIX^{ème} que les Dominicaines de la Présentation de Marie Poussepin y sont venues de Tours ; et c'est à leur ombre qu'un groupe de jeunes irakiennes s'est formé en 1877 pour ouvrir des écoles, tant à la campagne qu'en ville. Au terme des délais et malgré les obstacles habituels, il a obtenu sa reconnaissance canonique en 1927 et son affiliation à l'Ordre Dominicain. L'originalité de cette nouvelle congrégation était d'accueillir des postulantes des divers rites orientaux, donc de célébrer la liturgie selon la spécificité de ceux-ci.

A travers les épisodes de son existence, comment ne pas remarquer et admirer cette perception universelle de la responsabilité éducative de l'Eglise qui, sur tous les continents et en dépit des pires tribulations, voire du martyre, suscita des initiatives tenaces et obstinées, capables de survivre aux vicissitudes ; les persécutions liées aux conflits inter-religieux et aux guerres

locales ne leur furent pas épargnées, notamment en 1915, lors de « la marche de la mort », pendant laquelle beaucoup de sœurs disparurent ou furent massacrées ; à notre époque, elles subissent douloureusement les conséquences de l'invasion américaine. Cependant, résistant aux destructions, ces religieuses ne cessent d'entreprendre la reconstruction et de se développer. Avec le souci de la progression de leur propre niveau culturel, elles ouvrent des écoles primaires, puis secondaires, comme des orphelinats pour les enfants victimes de la guerre, en même temps qu'elles agissent dans le secteur de la santé, gèrent des œuvres sociales et fondent aussi des couvents dans les pays voisins. C'est un singulier exemple d'inventivité, de fidélité et de résilience, qui mérite singulièrement d'être connu au moment où l'on a tant de raisons de craindre l'affaiblissement des communautés chrétiennes au Moyen Orient.

Ainsi s'exerce courageusement la charité éducative, et la pédagogie chrétienne déploie son inventivité.

Guy AVANZINI

Annie Gerest

Pierre Vigne, en chemin avec les humbles

Editions Nouvelle Cité - 2012 - 190 p.

Peu connu demeurait Pierre Vigne, jusqu'à sa récente béatification, en octobre 2004. Il le sera désormais davantage grâce à ce livre qui, s'il n'évite sans doute pas assez un certain ton hagiographique et n'est pas exempt de quelques redondances, mobilise néanmoins au mieux les documents et données dont un ouvrage historique requiert le traitement.

Pierre Vigne illustre parfaitement le profil du prêtre rural, que rien ne destinait à s'occuper spécifiquement de pédagogie mais qui, au fil de son ministère, perçoit de façon aigüe le besoin d'éducation. et sollicite, pour y répondre, le concours de quelques jeunes filles pieuses. Certaines le percevaient aussi et, à leur initiative ou à la sienne, elles s'appliquent à fonder une congrégation partiellement, voire totalement, vouée à cette tâche.

Quant à lui, né à Privas en 1670, il a, pendant plus de 30 ans et avec une endurance souvent héroïque, prêché ce que l'on appelait des « missions paroissiales », c'est-à-dire un temps -de 1 à 2 mois- pendant lequel un prédicateur, seul ou en groupe, résidait dans un village pour ranimer et activer une foi et une pratique parfois un peu poussives, ou éprouvées par quelques problèmes politico-religieux ou menacées dans leur orthodoxie par la Réforme. Il s'y applique dans son Vivarais natal et dans les diocèses voisins. Membre, pendant quelques années, de la Congrégation vincentienne des Lazaristes - les « clercs de la mission » -, il assurait plusieurs missions par an avec un zèle et une efficacité qui suscitent la plus vive admiration.

Voici que, en 1711-1712, l'une d'elles le conduit à Boucieu-le-Roi, village établi sur les bords du Doux, aux confins du diocèse de Valence ; sa topographie lui parut propice à la construction d'un Calvaire, dont le parcours permettrait aux pèlerins de revivre la Passion du Christ. Il s'emploie activement, alors, et moyennant d'opiniâtres efforts, à construire un édifice dont la beauté soit digne de son objet. Mais encore faut-il que les fidèles, au cours de leur visite, soient accueillis et accompagnés ; et c'est alors que se présente, bientôt rejointe par quelques autres, une sainte fille qui s'y dévoue. C'est l'ébauche de la Congrégation à venir, dont la fondation est considérée comme datant du 30 novembre 1715, jour où Pierre Vigne leur remet l'habit religieux.

Cependant, les sœurs et lui, constatant notamment que beaucoup de pèlerins ne savent pas lire les informations liées aux divers stations, se convainquent aussi qu'il faut les instruire, spécialement les filles. Ainsi s'esquisse une réflexion d'ordre pédagogique, centrée sur une idée dominante, que les textes de Pierre Vigne soulignent avec force : celles-ci doivent impérativement être préparées à élever leurs enfants, destinées qu'elles sont à devenir mères de famille. Les religieuses deviennent donc des « régentes », des institutrices appréciées. Pierre Vigne s'inscrit ainsi dans le combat contre l'ignorance, son initiative contribuant,

comme tant d'autres en d'autres régions, à infirmer le préjugé tenace et mensonger selon lequel, en France, il aurait fallu attendre Jules Ferry pour combattre l'ignorance...

Devenues en 1787 les « Sœurs du Saint Sacrement de Valence », celles-ci poursuivent en de nombreux pays étrangers, et jusqu'au Brésil, un fécond apostolat scolaire, en illustrant de façon très claire un modèle particulièrement représentatif du mode d'émergence et d'essor de l'innovation pédagogique congréganiste.

Guy AVANZINI

Morand Wirth

Auguste Arribat, serviteur de Dieu, prêtre salésien de Don Bosco 1879-1963

Editions du Signe - 2013 - 124 p.

L'on connaît la belle étude du Père Morand Wirth, professeur à l'Université Pontificale Salésienne de Rome, sur St François de Sales et le rôle que tient l'éducation dans sa doctrine spirituelle et pastorale⁷.

Mais ce livre porte sur une personnalité bien différente : en effet, le Père Auguste Arribat, à qui des circonstances familiales

n'ont permis de commencer des études secondaires qu'à 18 ans et qui fut ordonné prêtre, dans la Congrégation Salésienne, à 33 ans, n'a jamais écrit dans le registre théorique sur la pédagogie ; il n'a laissé que des sermons et des méditations, rédigés au long de son ministère, dans les fonctions successives que l'obéissance lui a assignées. En revanche il fut, au fil des jours, un éducateur attentif, disponible et affectueux. La « réputation de sainteté » dont il fut vite entouré tenait à son accueil, à sa bonté, à sa simplicité, à son attention à autrui. Il avait assimilé en profondeur le « système préventif » de Don Bosco. Et c'est son authenticité qui lui acquit son autorité. C'est pourquoi la cause de son éventuelle béatification fut introduite à Toulon dès 1995.

La pédagogie chrétienne, c'est aussi cela : l'humble inventivité quotidienne de l'éducateur chrétien, qui s'efforce d'être fidèle au charisme dans la dynamique duquel il s'est situé. L'on doit remercier le Père Wirth de permettre ainsi une connaissance précise de l'un de ses confrères, qu'il a naguère connu à La Navarre et qui illustre avec discrétion mais intensément l'intuition salésienne.

Guy AVANZINI

⁷ M. Wirth - *François de Sales et l'éducation* - Paris - Ed. Don Bosco - 2005